

D U P U I S
E T
D E S R O N A I S ,
C O M É D I E E N T R O I S A C T E S ,
E T E N V E R S L I B R E S ;

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi , le dix-sept Janvier 1763.

Par M. COLLÉ , Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orleans , premier Prince du Sang.

Le prix est de vingt-quatre sols.

DI

2876 c



A P A R I S ,

Chez DUCHESNE , Libraire , rue Saint Jacques ,
au dessous de la Fontaine Saint Benoît ,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

112 208



L67,



A SON ALTESSE
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLEANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Je n'avois composé cet Ouvrage ci que pour
VOTRE ALTESSE; c'est par ses ordres
& sous sa protection qu'il vient de paroître.

A ij

au Théâtre François. Quelque foible qu'il soit, vous m'avez permis, MONSIEUR, de vous le dédier; en même-temps, vous m'avez défendu les louanges. Les vôtres, MONSIEUR, sont pourtant dans la bouche & dans le cœur de tout le monde. Pourquoi me sont elles interdites? Je sens combien mon cœur seroit éloquent, mais il faut obéir, & me réduire ici à assurer VOTRE ALTESSE de l'inviolable attachement, de l'éternelle reconnoissance & du très-profond respect avec lequel je suis,

MONSIEUR,

DE VOTRE ALTESSE

Le très-humble & très
obéissant Serviteur
COLLÉ.

il soit,
ur, de
vez dé-
NEUR,
le cœur
inter-
it élo-
e ici d
ble at-
& du

PERSONNAGES.
Monsieur DUPUIS, homme de finance,
MARIADE sa fille, amoureuse de Des
DESROUAISS, son fiancé,
GÉNÉRAL, ci-devant Précepteur du feu
GASTARD, Notaire.
LA VIOLETTE, Valet de Chambre.
LAQUAIS.

Le Scène est à Paris, dans le salon de
Monsieur Dupuis.

ESSE
très
viteur
É.



P E R S O N N A G E S :

Monſieur DUPUIS, homme de Finance,
Pere de Mariane.

MARIANE ſa fille, amoureuſe de Des
Ronais.

DES RONAIS, auſſi Financier, amou-
reux de Mariane.

CLÉNARD, ci-devant Précepteur du feu
neveu de Dupuis.

GASPARD, Notaire.

LA VIOLETTE, Valet de Chambre.

LAQUAIS.

*La Scene eſt à Paris, dans le ſalon de
Monſieur Dupuis.*



E T

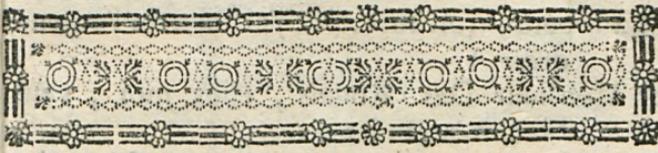
CO

DE

DI

I L

Il eſt



DUPUIS
ET DES RONAIS,
 COMÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant la Violette.*

L doit être chez lui. -- Tu n'est qu'un étourdi :

Il m'a fait prier de descendre,
 Pour me parler avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est parti, Monsieur ; quelqu'un l'est venu prendre.

Mais, en sortant, Monsieur Dupuis

A iv

2. DUPUIS ET DES RONAIS,

M'a repeté, trois fois : (& j'ai bien du l'entendre :)

Si Monsieur Des Ronais, chez moi, veut bien m'attendre,

Je ne serai dehors, qu'une heure, si je puis.

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai. -- Mon cher la Violette, Peut-on voir Mariane ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette,

L'on n'entre pas encor.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi.

Monfieur Clénard, du moins, est-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, surement. -- Monfieur veut-il qu'on l'avertisse ?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir. (*La Violette se retire.*)



SCENE II.

DES RONAIS seul, & se jettant dans un fauteuil.

Que veut dire ceci ?

Monfieur Dupuis voudroit, qu'à midi je le viffe, Lui ! qui ne voit jamais personne avant dîner ! De cet empressement, que dois-je imaginer ? --

Il se leve avec vivacité.

Si s'étoit pour mon mariage
Avec sa fille ! . . . Et qu'à la fin ;

Il voulut prendre jour, sans tarder davantage ! -

(Il se rejette dans son fauteuil.)

Malheureux Des Ronais ! tu te flatte en vain !

Les faux-fuyans qu'il se ménage

Adroitement pour que rien ne l'engage ,

M'ôtent depuis trois ans , l'espoir & le cou-
rage.

Hélas ! je lui vois tous les jours ,

(Il se leve & se promene.)

Chercher des tours , & des détours ,

Pour éloigner une union si belle.

Son prétexte , le plus commun ,

(Eh ! par malheur , il n'en a pas pour un !)

Mais le prétexte , enfin , qu'il renouvelle

Le plus souvent : . . . c'est de me réputer ,

Sans raison , le Héros d'aventures galantes ,

D'histoires , même très-brillantes ,

Qu'avec art , sur mon compte il a soin d'ajuf-

ter ;

Et tout en attendant les preuves convainquan-

tes ,

Qu'il faut pour l'en désabuser ,

Souvent par là , trois mois , il fait nous amuser.

Ciel ! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse ,

La seule qui soit vraie , & qui m'a tourmenté ;

Ma sottie intrigue , avec cette Comtesse ! -

Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité !

A V



SCENE III.

DES RONAIS, CLÉNARD.

DES RONAIS.

MAis, c'est Monsieur Clénard, qu'ici je vois paroître.

Bon jour, mon cher Monsieur, vous me direz peut-être,

Pourquoi Monsieur Dupuis, si matin aujourd'hui,

M'a fait prier de descendre chez lui ?

CLÉNARD.

Je l'ignore, Monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Eh bien ! mon cher Clénard, eh bien

En l'attendant, en attendant sa fille,

Qui, dans ce même instant, s'habille,

Je vous demande un moment d'entretien.

Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,

Et dont vous étiez Précepteur,

Monsieur Dupuis vous a donné retraite

Dans sa maison ; -- & qu'il vous traite

Plus en ami, qu'en Protecteur :

Cette grande amitié, l'étroite intelligence,

Qu'au

Jem

Mais

J'ai v

Ce t

Aux

Dep

Qu

Le

Ma

Il

A

Qu'avec lui vous aviez, m'avoit d'abord fait
peur ;

Je me cachois de vous, par excès de prudence.--

Mais j'ai depuis deux jours reconnu mon erreur ;

J'ai vu, de vous, un trait qui peint votre candeur ;

Ce trait a décidé, lui seul, ma confiance ;

Et je veux vous ouvrir mon cœur.

CLÉ NARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.

Venons au fait : & commencez

Par m'avouer qu'il n'est point de constance

Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,

Aux peines, aux tourmens, que, dans la cir-
constance

De l'état critique où je suis

Depuis cinq ans, me fait souffrir Monsieur Dupuis.

CLÉ NARD.

Quels sont donc ces chagrins ? -- Je ne vois
point vos peines.--

Monsieur Dupuis, qui vous chérit,

Ne laisse plus les choses incertaines ;

Pourquoi vous tourmenter l'esprit ?

Tous deux placés dans la haute finance,

Le même état forma d'abord la convenance ;

Mais plus riche que vous, touché de votre amour,

Il préfère, pourtant, votre simple alliance

A des partis puissans, à des gens de la Cour.

DES RONAIS, *l'interrompant avec humeur.*
C'est depuis trop long-temps, Monsieur, qu'il
me préfère ;

Qu'il est prêt à finir ; & qu'ensuite il diffère ;
Qu'il me promet sa fille, & ne prend point de jour ;
Ne fixe point de temps ; qu'il s'éloigne, s'avance ;
Qu'il m'enlève, me rend ; qu'il éteint tour à tour,
Et ranime mon espérance !

CLÉNARD, *reprenant vivement.*

Mais, tout la fonde dans ce jour.

Par exemple, sur la décence,

Délicat, comme il l'est, ... en vous logeant
chez lui,

Ne sent-il pas très-bien, que le monde, aujourd'hui,

Doit croire votre hymen conclu dans sa tête ?

DES RONAIS.

Oui,

D'accord.

CLÉNARD.

Eh bien ! il a, je crois, eu la manie

De ces peres qui n'ont marié leurs enfans,
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.

A cet égard, encor votre peine est finie :

Mariane, depuis huit jours,

Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh ! ce n'est point son âge !

A ce moyen il n'eut jamais recours

Pour éloigner mon mariage.

Et cela n'étant point, il a donc, en ce cas,
 Pour être à mon égard injuste & tyrannique,
 Quelque motif caché, que je ne conçois pas.
 Vous êtes son ami, son confident unique;
 C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien;
 Vous devez être au fait; vous êtes serviable;
 Daignez me découvrir...

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Quoi donc?--Vous savez bien

Que c'est un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, Monsieur, que vous n'êtes
 discret.

CLÉNARD.

Moi, Monsieur?

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, Monsieur, vous savez son secret.

En me le révélant, vous penseriez mal faire?

Et moi, je soutiens, au contraire,

Qu'en vous ouvrant à moi, sur ce secret fâcheux,
 Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux.

Et je le prouve...

CLÉNARD, *l'interrompant.*

Il n'est pas nécessaire

De rien prouver; & là dessus, de faire

Des raisonnemens merveilleux;

Puisque je ne fais rien;--rien du tout, à la lettre.--

Car enfin, daignez me permettre,

Ou vous vous aveuglez, ou vous avez du voir

Qu'il ne dit jamais rien ;-- Il faut qu'on le pénétre.--

Il ne reste plus qu'à savoir

Si c'est une chose possible ;

Vu cette défiance horrible

Qu'il a de tout le monde, & que vous connaissez ;

Et dont tous ses amis, comme vous, sont blessez.

DES RONAIS, *faiblement.*

Oui, je connais sa défiance...

CLÉNARD, *l'interrompant vivement.*

Mais bien ? la connaissez vous bien ?

Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien.--

Avez-vous eü la patience

De la bien observer ?-- D'abord, dans son maintien

Rien ne l'annonce.-- Il est d'une humeur libre & gaie ;

Mais je dis, d'une gaieté vraie.

Malin, railleur, aimant les traits plaisans :

C'est sous ces dehors séduifans,

C'est sous un air ouvert en apparence,

Qu'il cache cette défiance.--

L'espece de la sienne, à ce qu'il me paraît,

Ne porte point sur l'intérêt,

Mais sur les sentimens.-- J'ai cru voir & je pense,

D'abord : qu'il ne croit point à la reconnoissance.--

Et puis, d'ailleurs inquiet, comme il est.....

DES RONAIS, *l'interrompant vivement.*

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

CLÉNARD.

Précisément , & c'est son ami même ,
Qu'à soupçonner , son cœur est toujours
prêt. ---

Je lui connais une ame si sensible ,
Si délicate , à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié ,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eut cru , de ses jours , n'être aimé qu'à
moitié ,

Ou, point du tout. -- Aussi dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS , avec la plus grande vivacité.

Eh ! Monsieur ,
Doute-il que je l'aime , & le respecte en pere ?
La défiance dans un cœur ,
Peut-elle aller si loin ? & d'où peut-elle naître ?

CLÉNARD.

Bon ! il la pousse encor plus loin , peut-être ;
Et je n'en serois point surpris : car les noirceurs ,
Qu'il essuya jadis , de la part de ses Sœurs ;
De tous ses obligés , l'ingratitude extrême ;

De ses ennemis les fureurs ;
La perfidie , & les horreurs
De ses amis ; ... (j'entends, des gens qu'on aime ;)
Enfin , des trahisons de toutes les couleurs ; ...
(D'un ton de voix plus bas.)

De sa défunte femme même ;
Peuvent servir de reste à le justifier
De craindre les humains , & de s'en défier.

16 DUPUIS ET DES RONAIS,

DES RONAIS, *aussi vivement.*

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

CLÉNARD.

De vous-même. -- Eh! mais, oui.

La cruelle Philosophie,
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,
A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même....

DES RONAIS, *l'interrompant avec impatience.*

Et sur quoi, je vous prie?

CLÉNARD.

Sur quoi, Monsieur? -- Mais d'abord suppo-
sons :

Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc? -- C'est une rêverie.--

Et puis d'ailleurs, font-ce là des raisons?

Si c'est là dessus qu'il se fonde,

C'est un prétexte tout au plus.

Croire Monsieur Dupuis : pédant, ... C'est un
abus,

Une erreur!-Il a trop vécu dans le grand monde,
Pour me chicanner là dessus.

CLÉNARD.

Vous vous trompez très-fort. Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent, il a vu dans autrui,
Peut très-bien, (sans pédanterie,)
Dans son gendre futur, le blesser aujourd'hui.

Son et
Doit l

Pa

Le m

(D'un

Il

Et n'

En l

Et d

Voil

Qu'i

Des

Qua

Con

M

Le

Je

Son esprit déflant , son humeur soupçonneuse ,
Doit la croire en hymen beaucoup plus dange-
reuse ,

Que vous ne l'imaginez. --

Par elle , il voit d'abord vos cœurs aliénez ;
Le mari dérangé , la femme malheureuse ;

(*D'un ton de voix plus bas.*)

Et peut être moins vertueuse. --

Il voit tous vos devoirs , ensuite abandonnez ;

Une conduite scandaleuse ;

L'exemple affreux que vous donnez

A des enfans infortunez ;

Etn'apperçoit pour tous , qu'une fin douloureuse ,

En les voyant après , eux & vous ruinez ;

Et du mépris public , couverts , & consternez.

Voilà , Monsieur , voilà la peinture fidele ,

Qu'il peut se faire , lui , des plaisirs effrénez ;

Des vices qu'il traitoit presque de bagatelle ,

Quand leurs tristes effets , quand leur suite
cruelle ,

Contre lui-même , encor ne s'étoient point
tournez.

DES RONAIS, *très-déconcerté.*

Mon cher Clénard , vous outre la matiere ;

Vous vous êtes donné carriere ,

Et Monsieur Dupuis ne voit pas

Le mal si grand.

CLÉNARD, *en le quittant.*

Quelqu'un adresse ici ses pas.

Je vous laisse , Monsieur.

SCENE IV.

DES RONAIS, *seul & resté immobile.*

CE tableau là m'effraie. --

(Un instant de silence.)

Je sens bien au fond de mon cœur,

Que malgré toute sa rigueur,

Sa morale n'est que trop vraie. ---

Je suis, & confus & surpris,

Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse;

J'ai pu céder à la Comtesse,

Pour qui je n'eus jamais que du mépris;

Et j'ai trahi lâchement la tendresse

De l'objet dont je suis épris,

De Mariane, que j'adore,

Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!

Par bonheur du moins, elle ignore

Ce passager égarement, --

Depuis un mois qu'il dure il a fait mon tourment. --

Ah! de ce vain amusement

Mes remords l'ont vengée, & la vengent encore!

SCÈNE V.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS, *appercevant Mariane.***M**Ais, c'est elle, enfin! la voici.MARIANE, *avec un air de surprise.*Comment! c'est vous Monsieur! quoi, si matin
ici!

C'est une chose singulière!

DES RONAIS.

Aussi, Mademoiselle, aussi,
Est-ce sur l'ordre exprès de Monsieur votre père,
Qui veut qu'avant midi...MARIANE, *l'interrompant.*

Que veut dire ceci?

Pour la même heure, il mande son Notaire;

Cela cache quelque mystère.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Si ce mystère là pouvoit être éclairci,

Comme je le desire, ... & si,

Ce bon Notaire, & moi, mandés à la même
heure,en- Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes ma-
jeure,

Pour notre hymen, marquoit ces instans-ci?

Écoutez donc....

MARIANE, *l'interrompant.*

Il faut encore attendre,
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté & vivacité.*

Non, nous ferons uni ce soir ;

Et le cœur me le dit.

MARIANE.

Mon Dieu ! daignez suspendre....

DES RONAIS, *l'interrompant avec transport.*

Ah ! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour !

(S'interrompant lui-même.

Laissez-moi me flatter encore,

Qu'il va combler mes vœux, & mon amour.--

Mariane, je vous adore :

Tous les jours, par degrés, mes feux se sont
accrus ;

Hier, en vous quittant tout plein de votre image,

Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage ;

Et je sens, qu'aujourd'hui, je vous aime enco-
plus.

MARIANE, *tendrement.*

En peignant votre amour, vous peignez ma
tendresse,

Excepté, .. que mon cœur n'en est jamais distrait ;

Tout avec vous, tout de vous, m'intéresse ;

Sans vous, rien n'a pour moi d'attrait ;

A rien mon ame n'est sensible.

Mais vous ?... Ah ! Des Ronais !... Comment
est-il possible

Qu'on ait eu sur vous des soupçons,

Que vous pouviez m'être infidèle ? --
Et sur lesquels mon pere appuyoit ses raisons,
De différer toujours !

DES RONAIS; *avec un peu de trouble.*

Et ! mais , Mademoiselle ,

Eh ! mais , sur ma légereté ,

Vous a-t-il jamais rapporté

La preuve d'aucun fait !

MARIANE.

Non , je vous rends justice ;

Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice ,
Pour mieux colorer ses délais ?

J'aime à le croire.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Oh ! oui.-- Mais revenons , de grace ,

A notre hymen :-- si ce jour-ci se passe

Sans voir combler tous nos souhaits ;

Si votre Pere, encor, veut par de nouveaux traits,

Fatiguer notre patience ;

Avec respect alors , élevez votre voix ;

Votre majorité , sans blesser la décence ,

Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANE, *d'un ton ferme & tendre.*

Des droits ? . . . à cet égard , perdez toute espé-
rance.

Quoi ! des droits contre un pere ? Eh ! . . . peut-

on en avoir ; --

Moi , d'ailleurs , je n'en ai pas même en appa-
rence ;

Et si j'en avois ;-- loin de les faire valoir ,

Je me renfermérois encor par préférence,
 Dans les bornes de mon devoir,
 Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect & la reconnoissance.--
 Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien
 Mais n'a-t-il pas les siens, & ne vous doit-il
 rien ?

MARIANE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, Monsieur.

DES RONAIS, *avec un peu de colere.*

C'est avoir bien envie

De s'aveugler!-- Cruelle, est-ce là de l'amour ?
 Est-ce là comme j'aime ?-- Ah ! votre ame en
 ce jour,

A votre pere, en esclave asservie...

MARIANE, *l'interrompant.*

Ah ! vous ignorez, Des Ronais,
 Que le moindre de ses bienfaits
 Est de m'avoir donné la vie.

DES RONAIS.

De grace expliquez-vous.

MARIANE.

Si vous saviez, ô Ciel !

Quel est, quel fut, pour moi, son amour pater-
 nel ? . . . --

A ce souvenir qui m'enflamme,
 Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
 D'un fait, . . . que je voulois renfermer dans
 mon ame ;

(Non, par rapport à moi ; vous le verrez assez ;)

Mais puisqu'enfin vous me pressez

Sur mes prétendus droits, apprenez... je balance.

DES RONAIS, *très-tendrement.*

Parlez, je vous adore, & vous me connoissez,

MARIANE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez,

Pour vous dire avec confiance :

Que victime par ma naissance,

Des préjugés & de l'opinion,

Mon pere, malgré sa famille,

Long-temps après fit pour sa fille,

Du sceau des loix, marquer son union. --

De son amour pour moi, son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Divine Mariane ! -- ou j'amerois bien peu,

Ou, vous devez penser que ce pénible aveu,

Auquel l'amour du pere aujourd'hui vous en-

gage,

Loin de diminuer mon respect, & mon feu,

Me touche, & vous honore à mes yeux da-

vantage !

MARIANE *reprenant avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout ;

Ciel ! Mais, pour le mieux sentir, écoutez jusqu'au bout :

Sachez que pour ce mariage,

De son pere cruel il fut desherité.

Il lui resta pour tous biens, son courage,

Qui lui servit : sa fortune est l'ouvrage,

Et le fruit de sa fermeté, --

Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi ; c'est sa tendre in-
prudence

Qui causa seule son malheur ;
Jugez par là , jusqu'ou mon cœur
Doit porter la reconnoissance !

Et c'est avec respect , & c'est dans le silence ,
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere , . . . à qui ie dois une double exi-
tence.

DES RONAIS, *très-vivement, & vite.*

Non, je ne fais plus d'instance ;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former , quand j'y pense ,
D'autres desirs , d'autres vœux ,
Que ceux de nous rendre heureux ;
Et je reprends l'espérance

De le voir en ce même jour
Couronner notre constance ,
Vos vertus , & mon amour.

MARIANE, *d'un air content & satisfait*
Il veut notre bonheur.- Oui.- Mais , à notre tou-
Occupons-nous de la maniere ,
Et parlons de notre ancien plan ,
De nos projets , pour rendre heureux
digne pere ,

Sitôt que nous serons mariés

DES RONAIS, *l'interrompant avec vivacité*
Oh ! j'espere,

Par m
Par de

Par ex
Je lui
Je veu
Pour

Je
D
M
O
L
Depu

Je
Je lui
Mais

M A
Ainsi
Ou le
Sur-to
Soient
P

Par mes soins chaque jour le rajeunir d'un an.--
 Par des riens, qui font tout le charme de la vie,
 Quand ils naissent du sentiment ;
 Par exemple les soirs, s'il est seul un moment,
 Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie ;....
 Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
 Pour contenter ses goûts, mettre tout en pra-
 tique.

MARIANE, *vivement.*

Il a celui de la musique....

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Je le fais bien ; il faut tous les hivers
 Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, mais parlons de ses soirées ;

Les miennes lui sont consacrées,

Depuis qu'il ne sort guere, & qu'il ne soupe
 plus.

Je lui continuerai ces devoirs assidus ;

Je lui tiendrai toujours fidele compagnie ;

Mais, sans vous gêner, vous ?

DES RONAIS, *très-vivement.*

Me gêner!-- Mais alors,

Je vous promets, pendant sa vie,

De ne jamais souper dehors.

MARIANE, *avec vivacité & sentiment.*

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres ;

Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis.--

Sur-tout ayons grand soin que ses anciens amis

Soient mieux reçus de nous, que les miens &

les vôtres.

B

DES RONAIS, *reprenant avec impétuosité.*
Eh mais! si vous voulez, nous n'en verrons
point d'autres.--

Quand nous serons unis par des liens sacrés,
Tout m'est égal, & vous me suffirez.--

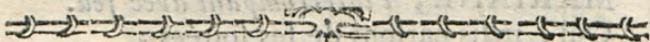
Eh! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANE, *tendant la main à Des Ronais*
Ah! Des Ronais!-- Voici mon pere de retour.

DES RONAIS.

Voyez-vous, voyez-vous avec lui son No-
taire?

J'en tire un bon augure.



SCENE VI.

MARIANE, DES RONAIS, DUPUIS,
GASPARD.

DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

AH! bon jour, mes enfans.

Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous serez tous deux également contens.--

Il conduit le Notaire au fond du Théâtre.

Vous, Monsieur Gaspard, pour bien faire,

Dans mon cabinet, là dedans,

Passez toujours.-- Et près de mes registres,
 Sur mon bureau vous trouverez les titres,
 Et les papiers qu'il vous faut, pour pouvoir
 Faire notre Contrat, & vous viendrez ce soir
 A huit heures ici prendre nos signatures.

GASPARD.

Je le rapporterai, Monsieur, fait & parfait.
 DUPUIS, *au fond du Théâtre avec Gaspard.*
 Il vous faut quelque temps pour vous bien
 mettre au fait,

No- Je vous joins tout à l'heure.

DES RONAIS, *bas à Mariane avec une joie
 excessive.*

Ah! je vois que l'effet
 Suit de bien près mes conjectures,
 Et notre mariage est fait.

SCENE VII.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS.

DUPUIS, *d'un air ouvert & gai.*

EH bien! mon Des Ronais, contre mon
 ordinaire,

Si je ne vous mets dès le matin aux champs,
 Vous ne perdrez pas votre temps;
 Car en votre faveur, je prétends me défaire

Bij

De ma Charge, ici, pour le prix,
Qu'en sept cent trente je la pris :--
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends ;... & ma reconnoissance.

MARIANE, *aussi très-vivement.*

Ah ! mon Pere !

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ah ! Monsieur !... Dans mon ravissement !...

DUPUIS, *l'interrompant & déblayant ceci
très-vîte.*

Arrêtez ; en ceci, j'en'ai d'autre mérite,
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément.

Depuis quatorze mois que je le sollicite,

C'est de Dimanche seulement

Qu'ils me l'ont accordé.-- Courez donc au plus
vîte,

Faire au Ministre en ce moment,

Mon cher ami, votre remerciement ;

Je fis le mien hier, allez.-- L'heure prescrite

Est midi. Midi va sonner ;

Avec nous revenez dîner.

Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole ;

Car par là notre hymen, dont je ne doute plus

Ah ! ma reconnoissance ! Ah ! dans l'ivresse folle

L'ivresse de ma joie...-- Un désordre confus.

Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... ;

la parole

Me r

DUP

fe

ton

&

Com

Sa re

Je ne

Pour

Lui !

Que d

Qu'il

Me manque... embrassez-moi.

Il sort en embrassant Dupuis.

S C E N E VIII.

DUPUIS, MARIANE.

DUPUIS, *voyant sortir Des Ronais, avec un feint étonnement, & disant ce qui suit, du ton d'un homme qui ne pense pas ce qu'il dit, & d'un air moitié badin & moitié sérieux.*

QUELS transports superflus!

Comme pour cette Charge, il s'enflamme lui-même!

Sa reconnoissance est outrée; & me déplaît.--

Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême,

Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANE.

Lui!... qu'un vil intérêt.-- Mon pere, est-il possible

Que vous puissiez l'en soupçonner;

Sur cet objet, s'il a paru sensible,

S'il vient de s'en passionner,

C'est qu'il voit; c'est que j'envisage

Que cet arrangement fait notre mariage;

Et qu'enfin il n'est plus obscur

Qu'il rend notre bonheur aussi prompt, qu'il est sûr

B iij

DUPUIS, *souriant malignement.*

Oh! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt

MARIANE.

Qu'entends-je

DUPUIS.

L'agrément d'une Place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange
Je lui cède ma Charge, & lui promets ta main
Ta main, c'est mon projet, ne crains pas qu'
j'en change.--

D'un ton léger, & en riant.

Mais si vous vous flattiez que ce sera demain

Tous deux vous avez pris le change.

MARIANE, *avec un trouble marqué.*

Mon Pere!... Des Ronais....

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'estime Des Ronais

Je l'aime, de mon cœur il a fait la conquête;
Il m'aime aussi... du moins j'ai de sa part cer
traits

De son amitié tendre, & de son ame honnête.--

Je répondrais de Des Ronais

(Achevant d'un ton badin & en riant.)

Si l'on pouvoit répondre avec raison, jamais,
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête

DUPUIS, *d'un ton affeéueux & tendre.*

Rien.-- Tu vois qu'aujourd'hui j'assure so
destin.

Ma C
Est un

Doit l

Que c

Et mē

Jet'or

Mais j

Plus d

Trop

Je vo

Les s

S'ils e

Je pu

Mais

Moi,

Quoi

D'exi

Je pr

Ma Charge, (au prix que je la lui fais prendre,)
Est un signe évident, c'est un gage certain,

Pour lui de mon amitié tendre ;
Doit lui prouver, à ne pas s'y méprendre,

très-tendrement

Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre.-
Et même, par malheur, si je mourrois demain,
Jet'ordonne, entens-tu, de lui donner la main.

D'un ton badin & léger.

Mais je vis. Et je veux attendre avec prudence,
Qu'enfin son caractère ait pris

Plus de maturité ;... toute sa consistance.

Trop galant, à présent...

MARIANE, *l'interrompant*

Oh ! mon pere, d'avance,

Je vous prévien, qu'ici, je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne.-- Ont-ils quel-
qu'apparence ?

DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont ?-- Là dessus, malgré ton assurance,

Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,

En allarmer justement tes esprits.--

Mais non, je te l'épargne, il suffit qu'il se range.

Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange.

Et dans ce siecle des bons airs,

Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,

Quoique ce soit me donner un travers,

D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme ;

Je prétends, cependant....

B iv

MARIANE, *l'interrompant.*

Eh quoi ! mon pere , eh quoi ?

Moi , je suis sûre de son ame ;

Des Ronais n'aime rien que moi ;

Il m'est fidele.

DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh oui ! oui da ! je me rappelle ,

Ma chere enfant , qu'à son âge autrefois

Tout comme lui , j'étois aussi fidele

A plusieurs femmes à la fois.

Mais ce Notaire attend.

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grace

Un instant.

DUPUIS.

Soit , un instant , passe.

MARIANE, *d'un air pressant.*

Mais du moins , dites-moi vos nouvelles raifons ,

Pour le mette encore à l'épreuve.

Le condamnez-vous sur de simples soupçons !

N'en faut-il pas donner la preuve ?

DUPUIS, *légerement & en badinant.*

Oh ! la preuve ! nous y voilà ;

Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela ?

Ce que je fais : c'est qu'une très-bonne ame ,

Un homme fort zelé , m'a dit , que ce galant

Étoit fort aimé d'une Dame ,

D'un état même très-brillant.--

Et justement, c'est là ce que je blâme ;
C'est tout ce que je crains qu'un tel attache-
ment.--

Je passerois plutôt un simple amusement ;
Mais le goût que l'on prend , pour une honnête
femme ,

(Ainsi qu'on les appelle , en ce siècle char-
mant ,

Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

M A R I A N E.

Eh ! mais , mon pere . . .

D U P U I S , *l'interrompant.*

Eh ! mais , ma fille . . .

Pensez-y bien. -- Je vais . . .

M A R I A N E , *l'arrêtant.*

Mais , encore un moment.

Si ce n'est point un conte ridicule ,

On vous l'aura nommée , on vous aura tout dit ,

D U P U I S.

Point du tout , par un vain scrupule ,

Sottement l'on s'est interdit

Me me nommer la Dame.

M A R I A N E , *presqu'en pleurant.*

Allons ; c'est une fable.

D U P U I S , *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux , mais il est vraisemblable ;

Ainsi , je dois attendre ; & ne rien hazarder.--

(*D'un ton affectueux , & avec le plus grand
attendrissement :)*

Mais une vérité constante,
Que tu vois, que je sens, qui m'est toujours
présente,

Et que mon cœur se plaît à te persuader :

C'est que je t'aime, & que jamais un per
N'aima sa fille autant que moi. --

(*La serrant tendrement entre ses bras.*)

Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité, toute entiere.

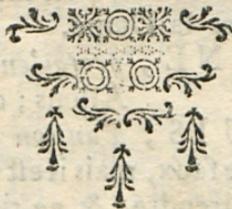
Retiens les larmes que je vois.

Si tu favois, pour toi, jusqu'où va ma tendresse, (*D'un*
L'excès de sa délicatesse ! . . .

Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur : que malgré moi, j'em-
ploie . . .

M A R I A N È, *l'interrompant, & se reti-*
rant en pleurant.

Mon pere ! à son retour, quand il vatout savoir,
Des Ronais passera, de l'excès de la joie,
Au comble, hélas ! du désespoir !



SCENE IX.

DUPUIS seul, & d'un ton attendri.

AH ! ce n'est point, sans une peine
extrême,

Que je suspends, que j'éloigne l'hymen
Des ces deux chers enfans, que j'aime !

(D'un ton ferme.)

Mais tout me prouve, à l'examen.

La vérité de mon système ;

Et mon expérience même

M'a trop fait, par malheur, connaître les hu-
mains. --

(D'un ton plus vif, & plus ferme encore.)

A cet hymen si je donnois les mains,

Abandonné dans ma vieillesse,

Réduit à cet état, dont j'ai cent fois frémi,

Je vivrois seul, & mourrois de tristesse,

De perdre en même-temps ma fille & mon aini.

C'est cette juste défiance,

Que je renferme dans mon sein,

Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connais-
sance,

Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin.--

Et pour donner en apparence,

Quelque motif à mes délais,

Sur ses exploits galants j'attaque Des Ronais.

C'est n'est qu'un voile adroit , pour couvrir le
mystere ,

Que de mon secret je leur fais.--

Mais , finissons avec notre Notaire ;

Nous songerons au reste , après.--

D'abord , gagnons du temps. Ma fille &
Des Ronais

Auront beau m'accuser d'une injustice extrême ,
Je ne dois point , aux dépens de mon
cœur

Pour faire plutôt leur bonheur ,

Me rendre malheureux moi-même.

Fin du premier Acte.



De l
Et m
A p

Ou



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUPUIS, *seul & rêveur.*

CECI ne tourne point au gré de mes souhaits ;

Ma fille ne croit point l'intrigue

De la Dame inconnue, avec mon Des Ronais ;

Et mon esprit se lasse en vain, & se fatigue

A pouvoir en donner la preuve par des faits. --

Et cette preuve est pourtant nécessaire,

Pour obliger nos Amans à se taire,

Pour justifier mes délais. --

Clénard pourroit me la donner peut-être ;

Ou du moins, me servir dans cette affaire-ci...

Il me suivoit ; il devoit être ici.

Mais, c'est lui, que je vois paraître.

SCENE II.

DUPUIS, CLÉNARD,

DUPUIS, *d'un air léger & railleur.*

MONSIEUR Clénard! Quoi! ne sauriez-vous rien,

(Mais, parlez-moi du fond de l'ame,)
Du commerce élégant de cette grande Dame,
Et du cher Des Ronais, qui s'en cache si bien;

CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela, Monsieur, je ne fais rien.

DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant. -- Mais, j'ai quelqu'un
d'alerte

A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte. --

Très-impatiemment, j'attends sa lettre ici.

CLÉNARD, *reprenant vivement.*
Peut-être, ne faut-il que cette lettre aussi,
Pour que, de ces soupçons, votre ame soit
guérie--

Mais, il est un moyen plus sûr, & que voici;
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévère examen

Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez-les.

DUPUIS, *l'interrompant du ton de la raille-
rie amere.*

Alte-là, je vous prie!

Mon cher Monsieur, laissez là vos avis.--

leur. (Très-amèrement.)

Ses intérêts par vous sont bien suivis!

Je vois toujours combien, dans le temps ou
nous sommes

L'on doit peu compter sur les hommes;

Même, sur ceux qu'on a le mieux servis!

CLÉNARD, *d'un air piqué, & vivement.*

Jamais, le reproche n'offense,

Que celui qui l'a mérité. --

Je vous ai dit la vérité.

Après que, sur ce point, je me suis contenté,

Soupçonnez-moi de fausseté,

Croyez-moi sans reconnoissance;

Sur Monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité,

Étendez votre défiance,

Dont l'excès. . . Mais, Monsieur, n'imaginez-
vous pas, . . .

Quoi! N'avez-vous point vu d'honnête hom-
me, ici bas?

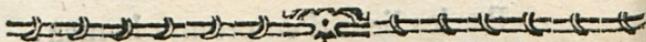
DUPUIS, *reprenant le ton badin & railleur.*

Pas autrement, encor, en conscience.

Mais, il faut prendre patience :

Peut-être, j'en verrai, par la fuite des temps,

Cela viendra. Je n'ai que soixante douze ans.



SCENE III.

DUPUIS, CLÉNARD, UN LAQUAIS
apportant des Lettres.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici vos lettres.

DUPUIS, *les prenant avec empressement.*
 Donne vite,

Donne, je les attends.

CLÉNARD, *d'un ton courroucé.*

Moi, Monsieur, je vous quitte,
 Pour vous les laisser lire, en pleine liberté.

Il sort.



SCENE IV.

DUPUIS, *seul, regardant sortir
 Clénard; & dans l'étonnement du ton brus-*
que, et piqué qu'il a pris.

OH! si c'est un fond d'équité,
 Qui force cet homme à se taire,
 Je ne rencontre donc jamais de probité,

Que

Jetta

Ma

Si je

Voye

Il

d'une

Peut

Jetta

Elle

M

C

vall

Ces

Non

C

la p

,, B

,, L

Que lorsqu'à mes desseins, je la trouve contraire.--

Jettant les yeux sur le paquet de lettres, qu'il tient

Mais, dans mon embarras me voilà rejeté,
Si je ne tire point d'ici quelque clarté.

Voyons donc : celles-ci sont des lettres d'affaire ;

Encor ; encor ; je les lirai demain.--

Il les met à mesure dans sa poche ; & s'arrête d'une petite lettre, écrite sur du papier à la mode.

Peut-être, celle-ci vient de mon Émissaire,

Car je n'en connais pas la main ?

Jettant un coup d'œil sur le dessus de cette lettre.

Elle vient de Paris ; elle n'est point timbrée.

La portant à son nez.

Que diable ! Elle est cruellement ambrée !

Mettant ses lunettes, pour en lire l'adresse.

Bon : à Monsieur, Monsieur Dupuis,

Lifons. (*Il lit bas.*) Je ne sais où j'en suis.

Continuant de lire bas, s'arrêtant par intervalles.

C'est un poulet. Parbleu ! je n'ai plus de maîtresse

Est-ce que je me tromperois ?

Aurois-je donc mal lu l'adresse ?

Relisant l'adresse de la lettre.

Non. A Monsieur Dupuis... Chez Monsieur
Des Ronais.

Otant ses lunettes, et continuant avec la joie la plus marquée.

„ Bon ! je n'avois pas lu l'adresse, toute entière.

„ La Dame s'est trompée, en mettant le dessus ;

„ A présent, je n'en doute plus ;
 „ Et, je vois d'ici, la maniere,
 „ Dont s'est fait cet heureux qui-pro-quo
 là ! -- j'y suis !

„ En écrivant le dessus de sa lettre,
 „ Bonnement, elle aura cru mettre
 „ A Monsieur Des Ronais, chez, chez Mon-
 sieur Dupuis. --

D'un ton sérieux, se promenant.

J'aurois à me faire un scrupule,
 Si j'avois, par ma faute, ouvert un tel billet ;
 Mais c'est la leur. -- Il seroit ridicule

(Gaiement.)

De ne pas profiter de ce tendre poulet,
 Qui peut à mes délais, servir de bon prétexte.

*Il reprend ses lunettes, lit en marmotant en-
 tre ses dents ; & laisse, par intervalle, échap-
 per les mots que l'on va marquer.*

Relisons, & prenons d'après ceci mon texte.

Hon, hon, hon, à votre Comtesse. Hon,
 hon, hon, hon, c'est Jeudi le jour. Hon, hon,
 hon, mon cher Des Ronais, & coetera.

C'est un bon rendez-vous, & donné pour Jeudi,

A Des Ronais, & par une Comtesse,

(Regardant si la lettre est signée.)

Qui ne se nomme pas. -- Mais, à ce ton hardi
 Du très-grand monde ; . . . au style aisé, plein
 de noblesse,

Cette femme-là me paraît,
 Être de la plus haute espece ;

C'est de ces femmes, qu'on connaît.--
 Dans le fond, je sens bien que c'est une misere,
 Qu'un tel arrangement.-- Je ne m'allarme guere,
 D'un goût foible, où le cœur n'est jamais pour
 rien.--Mais,

Puisque j'ai preuve en main, de cette belle
 affaire;

Je veux, au bruit que je prétends en faire,
 Que sur ce point-là, Des Ronais,
 Croie mon courroux fort sincere,
 Et là dessus, appuyer mes délais.

De l'air le plus malin, & avec la joie la plus vive
 Dans la circonstance, où nous sommes,
 Notre ami, vous avez un rendez-vous, Jeudi!
 Ah! Quelle joie! ah! quel heureux coup d'é-
 tourdi!--

D'un ton sérieux & fort.

Le hazard m'a toujours mieux servi, que les
 hommes.

Apperçevant sa fille, & Des Ronais
 Mais, ma fille, avec lui paraît.



SCENE V.

DES RONAIS, MARIANE, DUPUIS.

DES RONAIS, *au fond du Théâtre, à Mariane***E**H! se peut-il que cela soit?MARIANE, *à Des Ronais.*

Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS, *à Mariane.*

C'est un fait incompréhensible.

DUPUIS, *à part, au bord du Théâtre*

Conservons bien notre sang froid.

DES RONAIS, *à Mariane en avançant.*

Mademoiselle, non.--Non, il n'est pas possible..

MARIANE, *l'interrompant.*

Mais, si vous ne m'en croyez pas,

Venez le demander à mon pere lui-même.

DES RONAIS, *avec colere.*

Lui demander! le puis-je?--Hélas;

Je crains, dans ma colere extrême....

MARIANE, *l'interrompant*

Parlez-lui; mais, modérez-vous.

DES RONAIS, *avec une colere qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, Monsieur, qu'éprouvant ma constance,

Et,
Vous
I

Mon

Ne

J'ai

Eh!

Tou

Il le

Ils f

MA

J

DU

Que lui portant les derniers coups,
Et, de prétextes vains, lassant ma patience,
Vous différiez encore notre hymen.

DUPUIS, *d'un air ironique & froid.*

Calmez-vous.

Mon Dieu! pourquoi vous mettre en un si
grand courroux?

Ne vous croyez-vous pas sûr de votre inno-
cence?

Là, sans aigreur, expliquons-nous.

Ah! sans choquer les vraisemblances,

Pour vos galantes imprudences,

J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANE, *reprenant vivement.*

Eh! ces doutes, mon pere, il les levera tous!

Tous ces doutes sur lui, détaillez-les de grace;

Il les éclaircira.

DUPUIS; *toujours du ton de l'ironie.*

Mais, moi, je n'en ai plus;

Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.

Depuis que je ne vous ai vu

Les choses ont changé de face.

MARIANE, *reprenant encore plus vive-
ment.*

J'en étois sûre, & je l'avois bien dit

Que Des Ronais m'étoit fidele.

DUPUIS, *d'un air encore plus ironique et plus
railleur.*

A présent, c'est sans contredit;

Mais, moi, ma chere Demoiselle,

Mais, moi, pouvois-je deviner
Qu'en ce siecle leger, l'on fût Amant fidele ?

Or, j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre Belle.--
(*Se retournant vers Des Ronais, avec un rire
moqueur.*)

Et, cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*
Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle.--

N'avez-vous pas de façon moins cruelle,
Pour trahir vos engagemens ?

DUPUIS, *reprenant le premier mot avec colere
contenant ensuite, & continuant du ton de l'i-
ronie la plus amere.*

Trahir! -- A vos emportemens,
D'un ton plus doux, je vais répondre :
Car dans cet instant-ci, je veux, pour vous con-
fondre,
Prendre, pour votre hymen, tous nos arrange-
mens.

(*Se retournant vers sa fille très-vivement.*)

Affuré maintenant, du cœur constant & rendre
De Monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me
rendre,

Et couronner un si loyal amour.

DES RONAIS, *à part.*
C'est encor là quelque détour.

DUPUIS.

Que dites-vous tout bas ?-- Écoutez donc, mon
gendre :

Allons, pour votre hymen, sur le champ pre-
nons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui, ... Monsieur...

DUPUIS, *d'un air de malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut pren-
dre.

Voyons, c'est aujourd'hui Mardi ;

Il nous faut le temps nécessaire.--

L'arrangement préliminaire,

Lui seul, peut tout au plus se finir Mercredi...

DES RONAIS, *l'interrompant avec un air
de trouble, & d'une vivacité brusque.*

Eh bien ! Monsieur, prenons Jeudi.

DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais, vous êtes un étourdi,

Car jeudi, vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire !

MARIANE, *surprise.*

Affaire !

DUPUIS.

Affaire. Oui, Monsieur, affaire, ouï

(*S'adressant à sa fille.*)

Un engagement tout contraire,

Que je lui fais, & qui doit fort lui
plaire,

L'empêche, mon enfant, de nous donner Jeudi.
DES RONAIS *d'un air embarrassé & inquiet.*
Je n'en ai point, d'abord; mais en est-il
qui tiennent....

MARIANE, *à son pere, et interrompant Des*
Ronais.

Que veut dire un engagement ?

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*

Je ne vous comprends nullement.

Ce soir, demain Jeudi; tous les jours me
conviennent.

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Il ne vous conviennent pas tous;

Pour Jeudi, je fais mieux vos affaires que vous.

(*Lui montrant la lettre de la Comtesse.*)

Regardez: cette lettre étoit à mon adresse.

Elle est pour vous, cependant.

(*D'un ton sérieux et affirmatif.*)

C'est par méprise, sans finesse,

Que je l'ai lue, & par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle ?

DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une Comtesse,

Que je ne connois pas; mais que, probable
ment,

Monsieur connoît beaucoup, mais excessive
ment.

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu.

MARIANNE

MARIANE.

Comment!

DUPUIS, à *Mariane*.

Tiens, tiens : vois-tu son trouble ;

J'en suis édifié ; cela marqué un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant*.

Je ne me... trouble... point.

DUPUIS, *en riant*.

Son embarras redouble.

Sa voix, ses yeux, son air, sa peur : tout le confond.

MARIANE, *du ton de l'incertitude*.

Mais, c'est peut-être un tour que l'on lui joue,

Pour que ma jalousie...

DUPUIS, *l'interrompant*.

Un moment, un moment :

Lisons la Lettre ; & qu'il la défavoue,

Ou qu'il s'en justifie.

MARIANE, *à des Ronais*.

Eh bien ! Monsieur, comment !

Vous ne répondez rien ? -- Ah ! Des Ronais !

DUPUIS, *à Mariane*.

Écoute

Le billet qu'on écrit à cet homme galant :

Tu verras que tantôt j'avois raison, sans doute.

Pour l'épouser si vite, il est trop semillant--

*(Il veut lire.)**Ce lundi.....*

C

DES RONAIS, *l'interrompant, & le tirant par la manche, en se cachant de Mariane; & voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace!

DUPUIS, *secouant la tête.*

Oh! non pas.-- Sans votre façon dure,
 Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
 Ce n'eût été qu'entre vous seul & moi,
 Que j'eusse fait cette lecture.

Mais, pour me disculper de tous mes torts, je
 vois

Qu'à ma fille, à présent, malgré moi je la dois.--

(Se retournant vers sa fille.)

Lifons donc, pour cela, la lettre de la Dame.

(Il lit.)

Ce lundi.

Comment donc! depuis plus d'un mois, vous
 tournez la tête à votre Comtesse; & il y a huit
 grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous.
 Voilà une bonne folie! ceci auroit tout l'air d'une
 rupture, si je voulois y entendre; sur-tout, de-
 puis la dernière lettre que j'ai reçue de vous, &
 qui étoit si gauche. Mais finissons ceci; les rup-
 tures m'excèdent; tout cela m'ennuie; & je
 vous pardonne.

Au fond, pourtant, c'est une bonne femme!
 Quelle clémence! la belle ame!

(Il continue de lire.)

C'est jeudi le jour de ma loge à l'Opéra; ve-

nez-y. Je reviens exprès de la Campagne, ce jour-là, pour souper avec vous; je vous menerai, & vous ramènerai. A jeudi, donc; je le veux; entendez-vous que je le veux? Tâchez de quitter vos Dupuis de bonne heure. S'interrompant, VOS DUPUIS?

Je vous défends, sur-tout, de me parler de cette petite fille, (Il ôte son chapeau à Mariane), & de m'en dire tant de merveilles. Il y a de quoi en périr d'ennui; ou, ce qui seroit cent fois pis encore, il faudroit en devenir jalouse. A jeudi, mon cher Des Ronais. Rancune tenante, au moins.

(Il les regarde, & ils restent tous un moment sans parler.)

Qu'est-ce? ... Eh bien! ... Vous voilà tous deux pétrifiés! --

Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce
Tous mes délais justifiés.

(A des Ronais, en lui remettant la lettre de la Comtesse.)

Comme un homme poli, vous, vous devez
réponse.

A ce billet galant, vif, & des plus instans;
Et pour le faire, moi, je vous donne du temps;
Mais, mais, beaucoup; ... un temps considé-
rable.

MARIANE, du ton du sentiment.

Quoi! vous me trompiez? -- Vous! Quoi! vous,
Des Ronais, vous!

DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh! vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS *d'un air modeste & affligé.*

Eh! Monsieur! est-ce à vous de me trouver
coupable?

J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un Juge qui m'accable,

Et qui ne peut que me sacrifier.

MARIANÉ, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez!

DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier.

DES RONAIS, *vivement.*

Non, vis-à-vis de vous, divine Mariane,
Je suis un criminel, qui tombe à vos genoux

Je mérite votre courroux;

Et moi-même je me condamne,

Je m'abhorre. -- Qui? moi! ... J'ai pu blesser
l'amour? ...

L'amour que j'ai pour vous! -- par un juste re-
tour,

Punissez-moi, soyez impitoyable;

De votre colere équitable;

Faites-moi sentir tous les coups,

Je ne m'en plaindrai pas.-- Mais vous, Monsieur
Mais vous!

Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausible

Pour pallier vos refus éternels,

Tous mes torts, à vos yeux, seroient moi
criminels,

Ils seroient moins irrémissibles.

Vous
Que

Vous
Dont

Ri
D'ha
Pour
Ne p

Ex
V

Co
tourn

Dupu
Q
Voye

DUPUIS.

d'un air ironique.

Vous le croyez ?

DES RONAIS.

reprenant vivement.

Oui, sans cela, Monsieur,

Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
 Que l'on pardonne à l'âge & qu'il m'a fait
 commettre. --

Vous me justifieriez vous-même, & par la lettre,
 Dont ici, contre moi, vous venez d'abuser.

Dupuis marque sa surprise.

Rien n'est plus vrai, vous avez trop d'usage,
 D'habitude du monde, & vous êtes trop sage,
 Pour que ce vain écrit, qui sert à m'accuser,
 Ne pût, si vous vouliez, tourner à m'ex-
 cuser. --

Examinons-le, & voyons ce qu'il prouve,
 Voici d'abord ce que j'y trouve :

(Il lit.)

*Comment donc ! depuis plus d'un mois, vous
 tournez la tête à votre Comtesse ?*

*Dupuis un mois. Ce fut au Bal de l'Opéra,
 Que s'engagea cette sorte aventure . . .
 Voyez.. Mais, pesez donc sur le tems qu'elle dure*

C ij

(Il lit.)

Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
parler de vous ... (Plus bas.) Ceci auroit tout
l'air d'une rupture... Oui, l'air d'une rupture
re ?

C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complete, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira. --

M A R I A N E,

en soupirant & sans le regarder

Comment vous croire, vous ?

D E S R O N A I S,

reprenant vivement.

Que vous m'affligeriez

Si vous pensiez, qu'en cet aventure fatale
Elle ait, un seul instant, été votre rivale ;
Ne l'imaginez pas. -- Vous vous dégraderiez

D U P U I S,

d'un ton railleur & ga

Qu'il connaît bien les cœurs des femmes
Il est vif, éloquent. -- Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grande
Dames.

M A R I A N E.

Infidele ! eh ! voilà le prix...

D U P U I S, *l'interrompant.*

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette Comtesse,

Dont il étoit ; -- & dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Moi ! de l'amour pour elle ! Est-ce ainsi qu'on profane

Le nom d'amour ? -- Le plus profond mépris

Et le seul sentiment ? oui, le seul, Mariane,

Qu'elle ait excité dans mon cœur.

Je le prouve encor, par sa lettre :

Sur-tout, je vous défends de me parler de Mariane. . . .

DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah ! tout beau ! daignez me permettre ;

Lisez comme on a mis ; comme on a voulu mettre.

Cette petite Fille.

DES RONAIS, *reprenant vivement.*

Eh bien ! soit. Oui, Monsieur.

(Il lit.)

„ Sur-tout je vous défends de me parler de
 „ cette petite Fille. (Il mâchonne les derniers
 „ mots à Mariane.) Et de m'en dire tant de
 „ merveilles.

Pendant le peu de temps qu'à duré mon erreur,

Je n'étois plein que de vous-même ;

Je ne lui parlois que de vous ;

De votre cœur, de mon amour extrême,

De nos sentimens les plus doux ;

Du désir vif, & du bonheur suprême

De me voir un jour votre époux.--

DUPUIS ET DES RONAIS,

Son orgueil; non, son cœur me paraissait jaloux
De ces objets toujours présents à ma pensée;
Mais sans cesse mon cœur les lui présentait tous,
Et quoiqu'au fond de l'ame, elle en fût offensée,
Elle-même, elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

Pendant le couplet précédent, Mariane s'attendrit par degrés, & prépare le soupir qui doit lui échapper à la fin de ce même couplet.

M A R I A N E.

Hélas!

DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!

Tu t'attendris?

MARIANE, *pleurant presque.*

Moi! je m'attendris, moi!

D U P U I S.

Eh! mais, sans doute. Eh! parbleu! je le vois.

(Du ton le plus railleur.)

Pauvre dupe! --- Crois-tu que sans partage
j'aime?

MARIANE, *d'un ton tendre, & troublée.*

Mon Pere! Eh! Je ne crois rien, moi.

DES RONAIS, *à Mariane.*

Ah! Croyez que vous seule, & toujours adorée
Vous regnâtes toujours sur ce cœur emporté,
Par une folle ardeur de si peu de durée. ---

(S'adressant à Dupuis.)

Et! Pour vous pénétrer de cette vérité,

Regardez Mariane; . . . Et voyez, d'un côté,
 La décence & l'honnêteté,
 Le sentiment; une ame; . . . eh! quelle ame
 adorable!
 Sa tendresse pour moi; . . . mais que j'ai mérité
 De perdre, en me rendant coupable.
 Et voyez de l'autre côté. . . .

DUPUIS, *l'interrompant brusquement.*

Phébus, que tout cela!

MARIANE, *avec vivacité & trouble.*

Mais non. En vérité,

Je suis bien loin, ici, de prendre sa défense;
 Ni même, dans l'aveu de son extravagance,
 De vous faire observer, au moins, sa bonne foi;
 Non, sa légèreté m'offense;

Je suis sensible; je la vois;

Mais vous, mon Pere, hélas! pourquoi

En montrez-vous encor plus de courroux que moi?

Malgré toute la complaisance,

Et le respect que je vous dois,

Voulez-vous enfin, que je pense. . . .

DUPUIS, *l'interrompant avec colere.*

Quoi donc! Que penses-tu? (*à part.*) J'enrage.

MARIANE, *avec un peu d'honneur.*

Mais je crois,

Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,

Que les torts, (trop réels) de Monsieur Des

Ronais,

Vous servent bien dans les projets,

Que vous vous étiez faits d'avance.

G v

DUPUIS, *toujours avec colere.*
 Quels projets ! Ma conduite est toute simple. --
 Eh ! mais ,
 C'est le fait seul qui parle , & que je te présente ,
 Des Ronais aime ailleurs.

MARIANE, *pleurant de dépit.*
 Aimer ! c'est bientôt dit ;
 Aimer ! Que votre ame est contente
 D'appuyer sur ce mot, (*à part.*) que mon
 cœur contredit !

DUPUIS, *d'un ton ironique & amer.*
 Eh ! Oui, flatte-toi donc , que cette grande
 Dame

N'a plus aucuns droits sur son ame ;
 Et ne lui fera pas négliger les Dupuis ,
 Et la petite Fille ?

DES RONAIS, *en fureur.*
 Ah ! Monsieur , je ne puis
 Tenir à ce reproche horrible.

MARIANE, *à part.*
 Eh ! Son projet est bien visible !

DES RONAIS, *avec transport.*
 Mariane, de mille coups,
 Je percerois ce cœur, s'il eût été sensible,
 Un seul instant, pour un autre que vous.

DUPUIS, *très-brusquement.*
 Bon ! bon ! discours d'amants ; ils se ressemblent
 tous.

MARIANE, *naïvement et très-vivement.*
 Non, ceux-là sont fensés.

DES RONAIS, *avec la dernière impétuosité.*

Sans doute, & c'est mon ame,
Qui parle, qui vous peint, qui veut, en traits
de flamme,

Dans votre cœur graver mon repentir.--
Dans le mien le remords s'est déjà fait sentir;
Ce n'est pas d'aujourd'hui, que mon amour ré-
clame

Contre l'erreur qui l'a surpris.--
Si vous saviez tout le mépris,
Que, dès cet instant-là, j'ai conçu pour moi-
même,

Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême;
Oui, Mariane, ici, je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes
Si vous aviez pu voir mes remords, & mes crain-
tes,

Vous-même vous me plaindriez.

MARIANE, *avec émotion & dignité.*
Écoutez, Des Ronais :--je veux votre parole !
De ne revoir jamais la Comtesse...

DES RONAIS,
l'interrompant avec transport.

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment Et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie & votre cœur.

MARIANE, *avec dignité & force.*
Je le réçois, & vous pardonne.

DES RONAIS, *voulant se jeter aux pieds de
Mariane.*

Trop généreuse Amante !

DUPUIS, *en fureur voulant l'empêcher.*

Eh! comment donc! comment!

C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANE, *l'interrompant avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon Pere, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement,
Que ses remords & sa tendresse: --
Où, de ce même égarement,
Je crois voir & trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...!

DUPUIS, *l'interrompant en colere.*

Parbleu! ceci n'est pas mauvais,
Et, c'est fort bien prendre la chose!
D'après cet éclaircissement,
Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable. --
Enforte...

MARIANE, *l'interrompant.*

Mon Pere, pardonnez! je sens que je m'em-
porte;
Mais vous m'aimez; vous voulez mon bonheur;
Moi-même à nous unir, souffrez que je vous
porte;
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur. --

(*Avec dignité & force*)

Des Ronais est rempli d'honneur;
Mon pardon généreux, sur l'ame de Monsieur,
Doit faire une impression forte

Et je vous répons de son cœur.

DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution ? L'amour qui te trans-
porte.

C'est une déraison qui me met en fureur. --

Non, non, ce n'est qu'après les plus longues
épreuves

Que ferai-je de Monsieur Des Ronais,
Qu'il sera ton époux. -- Je veux qu'il le soit. --

Mais,
De sa bonne conduite, il me faut d'autres
preuves.

Je n'agis point en étourdi.

(*Du ton le plus ironique, mêlé d'amertume &
de colere.*)

Non, Monsieur, non ; ce n'est point encor
Jeudi.



DUPUIS ET DES RONAIS,

SCÈNE VI.

DES RONAIS, MARIANE,
dans le plus grand abattement.

DES RONAIS, *d Dupuis qui sort.*

DAignez m'écouter! ... Il nous quitte...
Ah Mariane! à vos genoux,
Souffrez que je me précipite!
Mon cœur reconnoissant...

MARIANE, *d'un ton triste & tendre.*
Arrêtez, levez-vous.

Laissez-moi seule à mes pensées;
Restez ici; ne suivez point vos pas.

DES RONAIS, *hors de lui-même, & l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées!

O Ciel! quoi! mon pardon!... hélas!

MARIANE, *avec beaucoup de trouble.*
Monsieur, laissez ces vilains éclats.

Je vous ai pardonné, je ne m'en repens pas;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude.
(*D'un ton entrecoupé; & retenant ses larmes.*)

Mais, mon esprit, de son étonnement,
N'est point encor remis. -- Un peu d'inquiétude

Me fait desirer un moment

De repos & de solitude;

Laissez-moi donc, de grace.

DES RONAIS, *l'arrêtant, encore.*

Ah; que du moins,

Je m'afflige avec vous, des chagrins que je
cause.

MARIANE, *prête à pleurer.*

Non, demeurez. Souffrez que je m'oppose

A rendre vos yeux les témoins

Et d'un reste de crainte, & de justes allarmes,

(*Les larmes la gagnent; elle veut sortir.*)

DES RONAIS *ne voulant point la quitter.*

Non, non, je dois vous suivre; & sur vos yeux
trahis . . .

MARIANE, *d'un ton entrecoupé, et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes;

Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant.*

J'obéis.





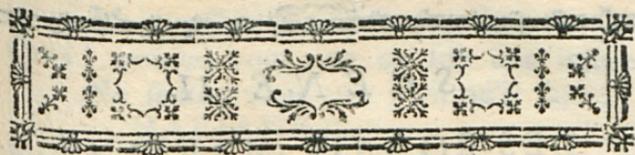
SCENE VII.

DES RONAIS, *seul d'un air triste.*

Pour obtenir ma grace entiere,
 Et rendre en même temps le calme à ses esprits,
 Cherchons quelque moyen, dont la vive lu-
 miere
 Montre encor mieux l'amour, dont mon cœur
 est épris.

*Il sort par le côté du Théâtre, opposé à celui
 par lequel Mariane s'est retirée.*

Fin du second Acte.



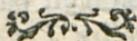
ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS *seul, tenant une lettre ouverte.*

MARIANE est plus calme, enfin ; & je respire.

Mais pour satisfaire, en ce jour,
 Ma délicatesse, & l'amour,
 Je veux, encore ici, lui lire
 Ce billet, que je viens d'écrire
 A la Comtesse. -- A sa campagne, après
 Je le lui fais rendre, par un exprès ;
 Déjà, pour y voler, comme je le désire,
 La Brie est à cheval ; & m'attend pour partir.
 Le style, seul, du billet doit suffire
 Pour dissiper, & pour détruire
 Jusqu'au moindre soupçon. -- Mais, je la vois
 sortir.



SCENE II.

DES RONAIS, MARIANE.

DES RONAIS.

MARIANE, je vous conjure,
Que, pour vous voir sceller mon pardon, encor
mieux,

Par grace, vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet, ... qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traverse mes vœux.

MARIANE, *souriant et prenant la lettre.*

Donnez : voyons-en la tournure.

Jettant un coup d'œil rapide sur la lettre.

La lettre est froide; elle est bien. -- Mais, je
veux

Que vous adoucissiez cette expression dure;

Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS.

(Très-vivement)

Quoi! c'est vous,

C'est vous, dont l'ame généreuse,

Dont la main détourne les coups

Que je voulois porter à la femme odieuse,

Qui m'attira votre courroux!

L'expression n'est pas trop dure.

(Lui faisant relire l'endroit de la lettre, qu'elle veut qu'il adoucisse.)

L'expression n'est pas trop dure ;
 Quoi ! trouvez-vous que ce soit une injure ?
 Ne sentez-vous pas bien qu'il faut ... ?

MARIANE *l'interrompant.*

Non des Ronais, il faut être juste. -- ou plutôt,

Il faut aller plus loin, en affaire semblable :
 Une femme fut-elle encore plus blâmable,
 Un galant homme doit toujours
 Épargner la moins respectable ;

Sur elle, ménager son style & ses discours ?
 Ne pas même laisser échapper un murmure. --
 (*Reprenant & montrant la lettre.*)

Changez donc ... -- Mais laissons toute
 cette écriture ;

(*La déchirant :*)

Je suis contente ; & tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Que je me sens humilié !

O Ciel ! combien tout ceci me condamne !

Ce pardon généreux, ces nobles sentimens.

Ont pour jamais, charmante Mariane,

Posé le terme à mes égaremens ;

Je le jure à vos pieds.

MARIANE *l'empêchant de s'y jeter.*

Tout est dit, & j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur
 sent. --

Mais avec votre pere, il nous faut, à présent,

L'explication la plus prompte.

MARIANE, *en soupirant.*

Hélas ! je viens de l'avoir.

Il ne m'a répondu, que par un badinage

Qui m'a mise au désespoir.

DESRONAIS.

Eh bien ! c'est donc à moi, sans tarder davantage,

A le pousser au bout sur notre mariage. --

Je vais lui parler seul, d'abord : -- Car sur
ce point,

Je saurai l'attaquer, avec plus d'avantage ;

Et plus de force encor, quand vous n'y serez
point. --

Outre qu'à mon amour la justice se joint,

Vos divins procédés font passer dans mon ame

Cette éloquence du cœur,

Qui persuade, & dont je sens la flâme. --

De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANE.

Plongé dans la rêverie,

Il vient ; mais il ne nous voit pas.

DESRONAIS, *très-vite.*

Je cours donner un contre-ordre à la Brie ;

Et dans l'instant, je reviens sur mes pas.

Terminer seul, avec lui, nos débats. --

Vous, cependant, ne vous éloignez pas ;

Écoutez tout, de cette galerie ;

Et s'il faut m'appuyer, paroissez je vous prie.

*Mariane sort d'un côté, & Des Ronais de
l'autre.*

SCENE III.

DUPUIS, seul, & rêveur.

RIEN ne pourra-t-il ramener,
 Dans ma maison, la paix intérieure?--
 J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner,
 Que l'on se puisse imaginer :
 Voir, d'un côté, Mariane qui pleure ;
 De l'autre, son Amant triste & désespéré,
 Prêt à faire éclater un dépit concentré...
 Mais que leur vain chagrin augmente, ou se
 dissipe.

Je soutiendrai tous leurs combats.

Je pars toujours de mon principe ;

Non, ils ne se marieront pas,

Il ont beau faire, avant le terme

Que je me suis prescrit, & que j'y mets ;

Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.

J'ai la raison pour moi ; je demeurerai ferme.--

Mariane me quitte & vient de me presser ;

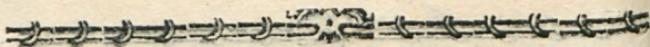
Des Ronais va venir.-- S'ils vont recommencer,

Je leur dirai, tout net, ma façon de penser ;

Et les suites qu'elle renferme.--

Mais le voici.

*Des Ronais paroît ; ils se saluent, & ils
 sont un instant sans se parler, & à se regarder.*



S C E N E IV,

DES RONAIS, DUPUIS.

DES RONAIS, *d'un air doux & affectueux.*

Monsieur, au nom de l'amitié,
 Et de la plus vive tendresse,
 De mes tourmens, ayez quelque pitié.--
 Ah! si mon sort vous intéresse,
 Vos yeux me verront-ils sans cesse
 Dans la peine & dans la douleur,
 Quand, dans vos mains, vous tenez mon bon-
 heur?

Cette Scene quatrieme avoit beaucoup plus d'étendue? J'ai résisté pendant long-temps à y faire aucuns retranchemens; mais une personne d'un goût sûr & d'un tact très-fin, m'éclaira tout d'un coup sur les longueurs de cette scene; et me la fit couper, ainsi qu'on la vue au Théâtre et qu'elle est ci-dessus. Je céдай, non sans regret, attendu que tout ce que j'ai ôté est non seulement tiré du sujet, mais sert encore à développer davantage le caractère de Dupuis. Ce sont ces deux raisons qui m'avoient toujours fait balancer d'abrèger cette scene, et qui m'enga-

DUPUIS, *d'un air railleur, et de gaieté affectée.*

Mon cher ami, je vous confesse

Que je ne puis croire au malheur

D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur

Adoré par une Comtesse ;

Sans ce que j'ignore d'ailleurs.--

gent encore aujourd'hui à la donner telle que je l'avois faite d'abord. La voici donc. Elle prend à la page 76. après ce vers-ci : Aussi bien suis-je las d'être persécuté. Ensuite Dupuis continue.

SUR cela, par ma fille, à l'instant tourmenté,

A peine je la quitte, aussitôt je vous trouve ;

Tout aussitôt de vous j'éprouve

La même persécution.

Je sens bien aujourd'hui que ma fille est majeure,
Que vous allez tous deux me poursuivre à toute
heure,

En tous lieux, sans relâche, en toute occasion

Sachez donc tout : Je veux que votre mariage,

Que vous pressez tous deux si fort,

Ne se fasse qu'après ma mort.

DES RONAIS, *reculant deux pas.*

Qu'après votre mort ! quel langage !

Un ami me le tient ! ... Eh ! c'est moi qui l'en-

tends ?

J'en fremis.--Moi, qui veux que vous viviez
cent ans.

Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs ;
L'hymen les faneroit au printemps de votre âge.

DES RONAIS.

Le trait piquant d'un cruel badinage,
Passant le but, le manque ; il ne me touche
plus.--

Mais d'un ton sérieux, traitons mon mariage,
Et parlons net là dessus ;

A l'amitié, c'est faire outrage !

Eh ! quelle raison vous engage

A différer jusqu'à ce temps ?

DUPUIS, *d'un air embarrassé.*

C'est par un sentiment que vous croyez bizarre
(Quoique très-vrai pourtant,) & qui n'est point
si rare

Mais que, dans la jeunesse, on n'a point, mon ami

C'est la défiance des hommes,

C'est ce sentiment ennemi

Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;

Sur-tout dans le siècle où nous sommes

DES RONAIS.

Quoi ! c'est ce sentiment...

DUPUIS, *l'interrompant.*

J'ai toujours hésité

A vous ouvrir mon ame entiere,

Sur cette affreuse vérité

C'est une si cruelle & si triste lumiere

A jeter sur l'humanité,

Que je vous la cachois. -- Ce n'est donc qu'
vous même,

Où bien je prends tout ce langage,
Et vos délais pour des refus.

DUPUIS, *d'un ton sérieux & impatient.*

A des réponses sérieuses,

Groirez-vous gagner?--en ce cas,

Vous vous tromperiez fort.

Qu'à cette indiscrete chaleur,
Que vous mettez avec une imprudence ex-
trême,

A fonder malgré moi les replis de mon cœur;

Ce n'est qu'à vous-même, vous dis-je,

Qu'il faut vous en prendre, Monsieur,

Si vous me contraignez, en vous tirant d'er-
reur,

A vous éclairer, moins que je ne vous afflige.

DES RONAIS, *très-vivement.*

Non, Monsieur, vous outrez les choses sûre-
ment.

Et vous ne pensez pas aussi bisarrement.

Se peut-il que rien justifie

Sur moi, sur votre fille, un pareil sentiment?

Vous ne pouvez confondre injustement.

DUPUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi : je me défie

De tout le monde absolument;

Je crains tous les humains, & tous également;

Et d'après ma philosophie,

Cette crainte est chez moi passée en sentiment.

D

DES RONAIS, *très-vivement.*

Vous ne m'effrayez pas
 Par vos menaces captieuses. --
 Dans mon esprit, c'est un point arrêté ;
 Je veux percer l'obscurité
 De ce mystère, qui s'oppose.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Eh! pourquoi donc, si cette crainte,
 Cette peur chimérique est depuis plus d'un jour
 Dans votre ame si fort empreinte,
 Approuvâtes-vous mon amour ?
 Pourquoi permettre à Mariane
 De le payer d'un doux retour ?
 Formiez-vous le projet cruel, qui vous con-
 damne,
 De faire & voir languir sans espoir nos amours
 D'attacher le malheur aux plus beaux de nos
 jours ?

DUPUIS.

avec beaucoup de tendresse.

Tout au contraire. -- Eh! mon ami, mes vœux
 Vous doivent être assez connus.
 Mais attendez ma mort qui ne peut pas tarder
 Toutes mes actions, (sans en excepter une,)
 Tous mes arrangemens n'ont tendu qu'à fonder
 Votre félicité commune :
 Ma Charge, où comme un fils je vous fais succéder
 Par tendresse, .. bien plus, que pour votre fortune
 Tout de mon amitié doit vous persuader,

A toute ma félicité.
 J'attends de vous, & l'honneur vous impose
 De m'en développer la véritable cause;
 Plus de détours, Monsieur, & j'ose
 En appeller à votre probité.

DES RONAIS, *vivement, & avec une fierté honnête.*

Votre Charge, Monsieur!-- C'est un trop foible gage

De votre estime & de votre amitié;

Et sans votre agrément à notre mariage,

Vous n'avez rien fait qu'à moitié.--

Ou plutôt, je dis davantage:

Pour blesser mon orgueil, vous en auriez trop fait.

Sans notre hymen, de quel droit en effet

Prétendez-vous, sur moi, vous donner l'avantage

De me faire de vous, recevoir un bienfait? --

D'ailleurs, que faudroit-il, qu'en l'acceptant

je fisse?

Oseriez-vous exiger que mon cœur

Fût reconnoissant d'un service,

Quand, d'un autre côté, vous feriez mon malheur?

Voudriez-vous enfin que je choisisse

Justement pour mon bienfaiteur,

Celui qui de mes maux est, & veut être auteur?

DUPUIS, *avec une colere qu'il contient.*

Écoutez, Des Ronais: mon amitié vous passe

D ij

DUPUIS, *avec la dernière impatience.*
 Eh bien! vous saurez donc la chose;
 Aussi-bien suis-je las d'être persécuté. --
 De mes délais, apprenez donc la cause,
 Et le principe où je suis arrêté:

Des propos hasardés

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Mais, quoi! n'est-il pas sûr!

DUPUIS, *l'interrompant à son tour.*

Mais, prenez-y garde, de grace:

La passion vous rend injuste & dur.

DES RONAIS, *impétueusement.*

Quoi! vous me taxez d'injustice;

Vous m'accusez de dureté,

Vous, qui conduit par votre seul caprice,
 Montrez pour votre fille aussi peu d'équité,

Que peu de sensibilité!--

Quoi donc! indépendamment même

De l'amitié, de la tendresse extrême

Que vous dites pour elle avoir,

(Et que je veux croire sincère;)

N'avez-vous pas, encor, à remplir le devoir

A son égard, de Citoyen, de Père?

Ne lui devez vous pas . . . ?

DUPUIS, *l'interrompant d'un ton ferme*

Non je ne lui dois rien;

(*Hésitant, & avec un peu de honte.*)

Il vient d'un sentiment que vous croyez
 juste, & que je ne puis nier.

farre,

(Quoique très-vrai pourtant ;) & quin'est point
 si rare ;
 Mais que dans la jeunesse , on n'a point , mon
 ami.

(baissant la voix .)

Mais elle me doit tout. -- Elle le fait très-bien ;
 Il ne me seroit pas d'en dire davantage.

DES RONAIS , *reprenant vivement.*

Je fais tout ; & par elle. Et c'est avec courage ,
 Qu'elle même m'a dévoilé

DUPUIS , *l'interrompant , avec vivacité.*

Que ma fille , en ce cas , & se juge & ménag
 La foiblesse d'un cœur , dont l'amour est mêlé
 De cette crainte . . .

DES RONAIS , *l'interrompant très-impé-
 tueusement.*

Eh bien ! ce n'est plus Mariane ;
 Je le veux , j'y consens ; soit. -- Mais c'est un
 ami ,

Que d'un espoir flatteur vous avez endormi ?

C'est Des Ronais qui vous condamne ;
 C'est moi , qui consumant ma jeunesse

DUPUIS , *l'interrompant avec le dernier
 attendrissement.*

Attendez.
 Mon cher enfant : je touche au bout de ma
 carrière

De grace mon ami , cédez ,

C'est la défiance des hommes,
 Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi ;
 Sur-tout dans le siècle où nous sommes. --
 C'est en partant d'après ce principe ennemi,
 Que j'entends, que je veux que votre maria-
 ge,

Cédez à ma juste priere ;
 Cédez à ma foiblesse, au moins, si vous vou-
 lez ;
 Si votre aveuglement fait que vous appelez
 Foiblesse, mon trop de lumière,
 Et sans entrer dans l'examen.

— — — — —
 S C E N E V.

DUPUIS, DES RONAIS, MARIANE
qui survient.

DES RONAIS, *apercevant
 Mariane ; & très-vivement.*

AH! Mariane! à notre hymen,
 Ah! savez-vous quel terme, & qui me déses-
 pere,
 Veut mettre monsieur votre Pere?
 Ce terme est celui de sa mort.

Il dit les deux derniers vers avec peine & d'un ton entrecoupé & attendri.

Que vous pressiez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

MARIANE.

Est-il bien vrai, mon Père? Eh! quelle affreuse image!

Quoi! dans ce coup affreux du sort,
Vous prétendez que j'envisage; &c.



DES ROMANS

aria-

voit-
ez

NE

vant
ment.

élef-



SCENE V ET DERNIERE.

DUPUIS, MARIANE, DES RONAIS,

MARIANE, *très-tendrement.*

Q U'ai-je entendu, mon pere? Eh! Quelle
 affreuse image! --

Survivrai-je à ce coup du sort? --

Quoi! vous voulez que j'envisage

L'époque de mon mariage,

Et mon bonheur dans votre mort!

Ah! parlez: quel sujet contre moi vous anime?

Qu'ai-je fait pour perdre, à la fois,

Votre tendresse & votre estime!

DES RONAIS, *reprenant très-vivement.*

Son estime! Hélas! je le vois,

Vous ignorez la défiance extrême,

Dont son cœur s'est armé contre le genre hu-
 main.

C'est cette défiance même

Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main.

Il craint que, devenu son gendre, moi qui
 l'aime,

Je ne sois un ingrat demain;

Et que vous, sa fille, vous-même,

Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain.--

Pour gagner son estime, il n'est aucun chemin,

DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime,
Et je vous aime tous les deux.

(*Reprenant un ton ferme & décidé.*)

Mais puisqu'en termes clairs il faut que je m'explique :

Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux,
Où vous pourriez perdre de cette estime,
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer!

MARIANE.

Nous, mon pere! & cette prévoyance...

DES RONAIS, *l'interrompant.*

Ce doute injurieux....

DUPUIS, *les interrompant vivement.*

Eh! dépend-il de soi

De se remplir de cette confiance

Que vous croyez que je vous dois?--

J'étois né confiant; mais je cessai de l'être;

Quand l'âge ouvrit mes yeux, & qu'il me fit
connoître

Le cœur de l'homme malgré moi.

Je me suis vu trahir par gens de toute espece;

Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse;

Tous ceux que j'ai servis; je dis tous, m'ont
manqué.

Ce n'est par-tout qu'apparence traîtresse;

Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse

D v

82 D U P U I S E T D E S R O N A I S ,

Mais, ce sont faux dehors; tout dans l'homme
est masqué.

D E S R O N A I S , *avec impatience.*

Eh! mais, Monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison.

D U P U I S , *reprenant vivement.*

Non, Monsieur, elle existe.-- Et bien loin de
répandre

D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre;
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'en-
tendre.

J'y crois; sans doute, il est des hommes ver-
tueux,

Mais comment les connoître! A quel signe se
rendre?

Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

D E S R O N A I S , *vivement.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentimens tout a du vous instruire.

M A R I A N E .

Oui, mon pere. Eh comment! pouvez-vous ne
pas lire

Dans deux cœurs qui sont tout à vous.

D U P U I S , *tendrement & avec le dernier pathé-
tique.*

(A sa fille.)

Je fais vos sentimens, & je les connois tous.

(A Des Ronais.)

Je crois; j'ai toujours cru votre amitié sincere.--

Mais l'avenir peut tout changer.
 Plus votre tendresse m'est chère,
 Moins je veux courir le danger
 De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.
 Ce n'est que par vous deux que je tiens au bon-
 heur ;

Du plus mortel chagrin, elle seroit suivie,
 Si je voyois languir où s'éteindre l'ardeur
 De cette amitié si chérie.--

(Leur prenant la main tour à tour, & la leur
 serrant en pleurant.)

Mes seuls, mes vrais amis, hélas ! si vous m'ai-
 mez,

Pour vous unir, attendez, je vous prie
 Que par vous mes yeux soient fermés.

Je crains... (Eh ! cette crainte est loin d'être
 guérie !)

Que vous n'abandonniez un pere en ses vieux
 jours ;

Ah ; refuseriez-vous à mon âme attendrie,
 D'en finir avec vous le cours ?

MARIANE, *très-vivement & très-tendrement.*
 Nous comptons bien vivre, avec vous, tou-
 jours.

DES RONAIS, *avec la dernière vivacité.*

Oui, notre hymen rendra cette union plus sta-
 ble :

Nous ne ferons pas deux maisons ;

Même logis, & même table,

Mêmes amis, & mêmes liaisons.

DUPUIS, *très-vivement.*

Eh! Que dites-vous là, tous deux? Eh! Quelle enfance!

Que l'homme vous est peu connu!

Que vous manquez d'expérience!--

L'on sent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu :

(Vite.)

Quand, vous, Des Ronais, vous, ma Fille,
Vous serez occupés d'abord de votre amour ;
Qu'après cela viendront les soins d'une famille ?
Qu'aux devoirs, les plaisirs succédant tour à tour,
Vous, recevrez chez vous, & la Ville, & la
Cour ;

Que pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens seront comptés ;

Qu'ensuite, enfin, des deux côtés,

Les passions viendront à la traversé ;

Je dois beaucoup compter sur vos bontés!--

L'amitié des enfans passe alors comme un songe.
D'est dans le tourbillon, où le monde les plonge ;
Hélas, c'est dans ces temps de travers & d'écart,
Qu'à peine la Jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard !

MARIANE.

Eh! Mon pere! ...

DUPUIS, *l'interrompant avec feu.*

Eh! Ma fille! On ne voit dans le monde
Que des peres abandonnez.

A leur solitude profonde,

Par des enfans, ... souvent qui les ont ruinez.--

Mais en voit-on d'assez bien nés,
Pour oser, en Public, faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés? --

Ils leur feront, & par cérémonie,
Une visite ou deux par mois;

Seront distraits, rêveurs, immobiles & froids;
Dans un fauteuil, viendront s'étendre;

Parleront peu; ne diront rien de tendre;
Et s'en iront, après, avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS.

„ Moins prévenus que vous ne l'êtes....

DUPUIS, *l'interrompant.*

„ Encor, sont ce les plus honnêtes,

„ Qui, commandez par l'absolu pouvoir;

„ Que sur ces Messieurs-là peuvent encor avoir

„ Des bienféances mécaniques,

„ Viennent ainsi se rendre en mauvais politiques,

„ A ce qu'ils nomment leur devoir;

„ Nous donner, en suivant des usages antiques,

„ Par décence, & bien moins pour nous que

„ pour autrui,

„ De ces preuves périodiques.

„ De leur ingratitude, & de leur froid ennui.

DES RONAIS, *à Dupuis très-tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere!

Souffrez que je vous puisse appeller de ce nom;

DUPUIS, *l'embrassant avec transport.*

Eh! Je le suis! Crains-tu que je te dise non,

A cette expression si chere!--

23 DUPUIS ET DESRONAIS,

Mon cher fils! Oui, tu l'es.

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon père! Eh bien! Mon père!

Vous, pour qui je me sens en effet pénétré
D'une tendresse vive, & vraiment filiale!

Je ne dispute plus; Eh bien, qu'à votre gré,
J'aie tort ou raison, la chose m'est égale.

Par les plus forts raisonnemens,

Ce n'est plus votre esprit que je prétends con-
vaincre;

C'est votre cœur que je veux vaincre,

Dans ses derniers retranchemens :--

Non, vous n'êtes point insensible :

Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très respectable ami, qu'il est presque impossible,
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux mo-
mens.--

Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amants;

Que l'amitié, l'amour, la nature, en votre ame;
Par la réunion de tous ces sentimens,

En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans.--

C'est votre cœur lui seul, lui seul, que je réclame.

Vous vous attendrissez, mon Père!-- A vos ge-
noux

Je lis dans vos regards, que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

M A R I A N E.

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups.

DUPUIS, très-attendri & très-ému.

Oui, tu m'as attendri, mon fils. Mais plus tu m'aimes,

Plus je sens, par tes transports mêmes,

Quel vuide affreux, & quel malheur

Me causeroit, dans ma vieillesse,

(D'ailleurs privé de tout), la perte de ton cœur,

Ou la perte de sa tendresse. --

Et c'est avec chagrin, & c'est avec douleur,

Que je vous dis, que, soit ou raison ou foiblesse,

(D'une voix entrécoupée, & presque en pleurant.)

Je pense comme auparavant.

Non, quelque desir qui vous presse,

Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DES RONAIS, avec emportement.

Eh bien! Monsieur, puisque rien ne vous touche,

Que le spectacle attendrissant

De l'amour malheureux, . . . n'est point assez

puissant,

Pour fléchir votre cœur farouche; --

Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre es-

prit;

Que votre affreuse défiance,

Qu'un soupçon ou rageant nourrit,

Au fond, nous croit sans ame, & sans recon-

noissance

Enfin, que vous nous méprisez. . .

Car c'est là du mépris. -- Croyez-vous qu'on

m'abuse

Par des discours subtilisés? --

..... En ce cas-là, d'abord, hautement je refuse
 Votre Charge, dont vous osez
 Penfer que mon chagrin s'amuse; ...
 Votre Charge qu'à tort, ici, vous supposez
 Que je dois prendre pour un gage,
 De votre estime & de votre amitié.
 Non, sans votre agrément à notre mariage,
 Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
 Ou plutôt, je dis davantage,
 Pour blesser mon orgueil, vous en auriez trop
 fait.

Sans notre hymen, de quel droit en effet
 Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
 De me faire, de vous, recevoir un bienfait?
 D'ailleurs, que faudroit-il qu'en l'acceptant je
 fisse?

Oferiez-vous exiger que mon cœur
 Fût reconnoissant d'un service,
 Quand d'un autre côté vous feriez mon mal-
 heur?

Voudriez-vous enfin, que je choisisse,
 Justement pour mon bienfaicteur,
 Celui qui de mes maux est, & veut être au-
 teur?

DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*
 Monsieur, Monsieur! Mon amitié vous passe
 Pour ce moment, encore...

MARIANE, *très-vivement.*
 Ah! Des Ronais! de grace,
 Modérez-vous, & m'écoutez.

DES RONAIS, *très-impétueusement.*

Non, Mademoiselle, arrêtez.

Je ne veux prendre, ici, conseil que de moi-même.

Je n'en veux plus recevoir en ce jour

Que de mon désespoir extrême,

Que de l'excès de mon amour :

(*D'un air troublé & d'une fureur à ne plus se connoître.*)

Monsieur, Mariane est en âge;

Et peut, suivant & les loix & l'usage,

Disposer de sa main. -- Si vous n'écoutez rien,

Je lui donne la mienne, & j'y joins tout mon bien.

MARIANE, *réculant d'étonnement.*

Des Ronais.

DUPUIS! *avec surprise & colere.*

Que viens-jé d'entendre!

Comment, Monsieur! Vous entreprendriez?

DES RONAIS, *l'interrompant avec impétuosité*

Oui, nous devons plus entreprendre:

Après nous être ainsi, malgré vous, mariez.

Nous vous forcerons à nous rendre

Votre estime & votre amitié,

Par nos soins, nos respects, notre amour vif &

tendre,

Que vous n'avez voulu connaître qu'à moitié.

Notre ame, à votre cœur saura se faire entendre;

C'est par nos sentimens, que nous vous con-

traindrons

A vous reprocher vos caprices;

A gémir sur vos injustices.
 Et cette fille tendre, & moi, nous finirons,
 Monsieur, par faire les délices
 De vos jours fortunés... Que nous prolonge-

rions.
 DUPUIS, dans le dernier trouble.

Où suis-je ?
 MARIANE, à son pere, avec vivacité.
 O Ciel ! je ne suis point complice
 De sa folle témérité.

(s'adressant à Des Ronais.)

Des Ronais ! Quoi ! faut-il que pour vous j'en
 rougisse ?

Monsieur, vous seriez-vous flatté,
 Que par l'amour, que j'ai pour vous, je fisse
 Et le malheur & le supplice
 D'un pere généreux, de qui la probité
 Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
 De toute sa félicité ?

DES RONAIS très-vivement.

Quoi ! vous m'aimez : Et votre cruauté...

MARIANE.

Je vous aime, il est vrai, mais j'aurai le courage
 D'être toujours soumise à son autorité.--

Entre mon pere & vous, tout mon cœur se par-

tage,

Et quel que soit mon désespoir,

(Se retournant vivement vers son pere.)
 Je vous dois tout, mon pere, & ma tendresse
 extrême.

Ira plus loin, encor, que mon devoir.--
 Pour vous prouver à quel point je vous aime
 J'immolerois ma vie; & mon amour lui-même,....

Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

DUPUIS, *très-attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes.

Ma chere enfant!

(il la serre entre ses bras.)

DES RONAIS.

Ah! contre nous,

C'est donner de nouvelles armes!

Mariane, que faites-vous?

MARIANE, *reprenant vivement.*

Mon devoir.-- Mais, Monsieur, si mon obéissance

Vous fait douter de mon amour;

Ou, si vous ne pouvez vous armer de constance,

Et vous flatter de l'espérance

De fléchir notre pere, un jour,

(en pleurant.)

Je vous remets la foi, que vous m'avez jurée;...

De douleur, j'en suis pénétrée;

J'en mourrai;... Mais je vous la rends.--

(Reprenant un ton très-ferme.)

Vous ne devez, dans tous nos différends,

A mon pere aucun sacrifice;

Mais, moi! s'il en étoit encore de plus grands.

Il faudroit que je les lui fisse

DES RONAIS.

Ah cruelle !

DUPUIS, *en sanglotant.*

Ah ! ma fille !

MARIANE.

Eh ! n'appréhendez pas

Que ma douleur soit une feinte ,
 Pour vous livrer , après , tous les jours des
 combats ,

Et disputer sur votre crainte.

Non , non ; je m'interdis le reproche & la
 plainte ;

Je me contenterai de soupirer , tout bas.

Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'ac-
 croître ;

Et dans cet instant même , enfin , je ne dis pas ;
 Comme bien des enfans diroient en pareil cas ,
 Que je vais pour toujours m'enfermer dans un
 Cloître

Non , je vous consacre mes jours ;
 Mon pere , ils sont à vous ; je vous les dois , mon
 pere :

Puissent-ils vous servir , plus que je ne l'espere !
 Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours

Tant qu'ils vous seront nécessaires ,
 Et tant que je pourrai , par mille soins sinceres ,
 Vous être de quelque secours !

DUPUIS, *avec violence, & attendrissement.*
 Hélas mon cœur se brise ! Ah mon ame s'égare
 (*en pleurant.*)

Dans ses différens mouvemens--
 Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare,
 Pour résister aux sentimens,
 Aux traits d'une amitié si naïve & si rare.

MARIANE.

Mon pere ! . . .

DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté,
 Sur la trop foible humanité,
 Ma façon de penser, que l'on nomme cruelle ;
 Et qui, pourtant au fond, n'est que la vérité.--
 Mais, je cède aux transports, dont je suis agité ;
 Je ne veux point laisser, à ma raison fidele,
 De temps de refroidir ma sensibilité.--
 Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse,
 Aujourd'hui donne-lui la main ;
 Je ne répondrois pas demain
 De t'accorder la même grace.--

Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur quine passe)
 Je me regarderois comme un pere inhumain,
 Si, plein du trouble tendre, où mon ame s'em-
 porte,

Je persistois, encor, dans mes refus ;
 Et si je combattois cette impression forte,
 Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANE, *très-vivement.*

Mon pere, je suis assurée

Qu'un jour nous vous ferons changer de senti-
ment.--

Et je refuserois votre consentement,
Si d'amitié pour vous, mon ame pénétrée,

Ne comptoit éternellement,
Sur la force & sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS, *de l'air le plus passionné.*
Et vous, mon pere aussi, recevez le serment
Que je fais de mourir, si je vous abandonne; --
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt

DUPUIS, *l'interrompant.*
Oublions le passé.

Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi.--

Le Notaire ici va se rendre.--
Souviens-toi, Des Ronais, de cette Scene ten-
dre,

Et s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre.

F I N.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier Dupuis & Des
Ronais, Comédie, & je crois que le Public trouvera cette Piece
digne du succès qu'elle a eu au Théâtre, à Paris ce 28 Janvier
1763 MARIN.
Le Privilège & l'Enregistrement se trouvent au nouveau Théâtre
François & Italien,

112208

112 112208

S

DL 2876^C



HE-112208

12859356

0128



DUPUIS
ET
DES RONAIS,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
ET EN VERS LIBRES;

Représentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le dix-sept Janvier 1763.

Par M. COLLÉ, Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orleans, premier Prince du Sang.

Le prix est de vingt-quatre sols.

DI

2876 c



A PARIS,

Chez DUCHESNE. Libraire. rue Saint Jacques.

